

Journal intime pour ne rien dire de soi à l'usage des paranoïaques, *L'Excavatrice* creuse les obsessions de Boris Schreiber avec un humour réjouissant.

Les mots pour (ne pas) le dire

Boris Schreiber *L'Excavatrice* (Le Cherche-Midi).

Si la bannière « littérature de l'ego » n'avait été la grande tendance automne-hiver 99, bien pratique pour y ranger, entre autres, Christine Angot, elle aurait pu servir aujourd'hui à Boris Schreiber. Sauf que si, Angot revendiquait la liberté de tout dire, Schreiber, lui, signe deux cents pages où il défend celle de ne dire rien. Ou plutôt, prétend-il à l'envie, il n'a rien à dire. Et parvient à tenir, et à nous faire tenir avec ça. Autant dire que la rareté de l'événement vaut qu'on s'y arrête : exploit vain ? Coquetterie de vieux mégalo en mal d'attention ? Plutôt deux cents pages obsessionnelles et hilarantes d'un auteur qui connaît les pièges du langage par cœur et s'amuse de l'ambiguïté retorse de son projet : un journal intime... pour ne rien dire de soi.

Double contradiction, mise en échec du décorum « intime » côté journal, piège où le lecteur est à la fois l'invité et le suspect, *L'Excavatrice* s'impose comme un guide de la rétention à usage des plus méfiants. Comment échapper à toute ébauche de discussion avec son voisin de palier, comment éviter de prendre l'ascenseur avec les autres locataires, comment divulguer le moins de renseignements possibles au lecteur... Schreiber nous livre toutes les astuces d'un misanthrope fervent, doté d'un sens du grotesque et de l'humour de qui sait comme l'essentiel se niche, pathétiquement, dans les détails. Alors ascenseur, palier, journal, même combat : ce qu'il faut, selon Schreiber, c'est échapper à l'indifférence généralisée qui nous guette : « (...) *je sais aussi que l'Indifférence en veut à ma gorge serrée, à mon cafard, à mes élans. À mon passé, à mon futur pour les offrir à l'atroce dérision. Vider ma vie de tout, de tout, n'est-ce pas encore pire que d'en vouloir à ma vie ? Je ne le répéterai jamais assez. Mais n'insistons pas. Insister serait me déplaire.* »

Parano ? Peut-être, mais comme disait Jay Melnoney, ce n'est pas parce qu'on est parano qu'on n'est pas persécuté, et celui qui n'a connu le succès qu'à 71 ans (en 1996) avec une très belle autobiographie, *Un silence d'environ une demi-heure* et d'environ mille pages, a de quoi l'être. Des années passées à écrire sans la gloire à laquelle sa mère le destinait (et c'est mal de décevoir une mère !). Des années à se faire virer par ses (multiples) maisons d'édition. Et puis cette jeunesse abimée : celle d'un jeune Juif polonais obligé de dissimuler ses origines pour survivre en France sous Vichy. Aujourd'hui, Boris Schreiber signe le manifeste radical de ses obsessions : terreur d'en dire trop, de se donner à voir, angoisse d'être trahi par les mots, découvert et condamné. Au néant. Ou à ce type d'indifférence qui neutralise toute littérature sous la bannière égoïste. Alors les mots, il va falloir s'en défier ou s'en servir. S'en servir pour se dissimuler encore, en se réduisant du tout au rien plutôt qu'en se travestissant d'une éventuelle fiction. Car la vérité est, seule, au cœur du problème. Et à tourner autour d'elle comme la mouche autour du pot, *L'Excavatrice* finit par prendre des allures de symptôme : symptôme d'un homme pour qui vérité a toujours rimé avec cadavre, symptôme du désir même de l'écriture – entre besoin de mensonges et quête du contraire.

Ces mots nécessaires parce qu'ils masquent la vérité du cadavre, une femme va les refuser au narrateur : « *Elle. Ses yeux noirs aux longs cils. Mouillés si souvent depuis que je lui ai dit de s'en aller puisqu'elle refusait de me le dire. De me dire : 'Mon amour, tu ne mourras jamais'.* » S'arrache alors du journal acerbe un roman tragique dans un paroxysme désespéré où *L'Excavatrice* aurait dû s'achever. Hystérique, un peu irritant, singulier et très drôle, le roman dérape quelques pages plus loin dans une dramatisation complaisante et un retournement d'un optimisme abrupt qui diluent sa noirceur en aquarelle de dame patronnesse. Car tout finira par s'arranger : selon Schreiber, il y aurait finalement toujours quelqu'un pour nous dire ce que l'on rêve d'entendre. Comme si c'était suffisant... Les mots des autres peuvent-ils jamais combler nos manques et masquer notre propre cadavre ? À voir.